



Président d'honneur
Robert Rotrou

ALPHY

Journal officiel de l'Académie Alphonse Allais

« Connaissez-vous le boulevard de Charonne ? Non ? Eh bien ! Continuez. »

7^e année – n° 26 – octobre 2022



Président d'horreur
Des Vices

Rire quand même

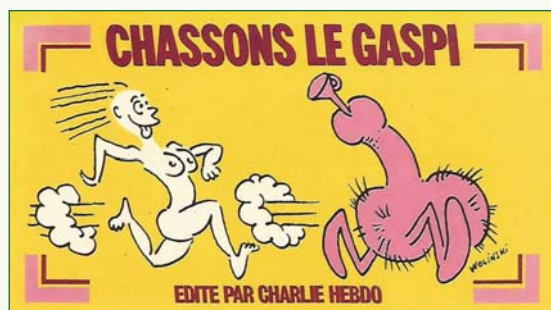
JEAN AMADOU, Prix Alphonse-Allais 2006, rappelait cette phrase de Confucius : « *Quand le peuple perd confiance en ses dirigeants, il n'y a plus d'espoir.* » Avant lui, un Premier ministre, moins drôle, mais tout aussi observateur, avait écrit que nos concitoyens voulaient « *être heureux dans leur ascenseur* ». Sans qu'on réfléchisse pour eux ni que leur ordinateur leur demande de prouver qu'ils ne sont pas des robots.

Nos gouvernants se trompent de diagnostic dans leur appréciation des symptômes qui jalonnent notre vie quotidienne. Notre soif de vivre en adulte leur semble un simple bobo. Aussi s'appliquent-ils à nous soigner comme des enfants souffreteux, avec un abêtissement insupportable. Il y a près d'un demi-siècle (« *Cela ne nous rajeunit pas* », aurait dit Alphonse Allais), la crise pétrolière nous valut l'infantile *Gaspi* – monument de crétinisme sorti d'un cerveau d'énarque, destiné à nous faire croire que si nous n'avions pas de pétrole nous avions des idées – que le regretté Georges Wolinski pourfendit d'un dessin imparable. Depuis, sont apparues les communications puériles, comme lors de la canicule de 2003 quand on vit le Premier ministre proposer un verre d'eau à une pensionnaire d'une maison de retraite, voix et gestes à l'appui : « *Il faut boire, madame* », sur le ton d'une publicité pour la lessive : « *Il faut mettre du Calgon dans votre machine, madame Denise.* »

Chaque fin de semaine revient *Bison futé*, nom probablement dû à un ancien scout nostalgique de ses cu-

lottes courtes, que chagrinait la véritable appellation de la structure chargée d'évaluer la circulation : « Centre national d'information routière ».

Pour nos politiques, le plus efficace est de nous prendre pour des gosses, d'où l'abondance de jeux télévisés où le niveau culturel indigent s'étale au son des rires préenregistrés et à la vue des sourires béats de spectateurs embrigadés, appelés par un chauffeur de salle à battre des mains à l'apparition du meneur de jeu



(« *T'as vu, chéri, il fait plus grand qu'à la télé* »), à l'instar du gorille d'un zoo de province.

Les chaînes de télévision publiques ou privées, égales dans leur médiocrité, proposent des noms à notre sélection : les vingt plus grands humoristes, liste où voisinent un ancien animateur de club de vacances et Raymond Devos, un amuseur de sous-préfecture et Fernand Raynaud, un trublion de terminale C et Pierre Dac ; les cent plus grands Français, patchwork de personnalités où l'on confond talent et notoriété ; les cinquante chanteurs préférés, etc.

On prend la peine de dresser les listes pour nous éviter de réfléchir. C'est gentil.

« *Faut-il pleurer, faut-il en rire ?* », chantait Jean Ferrat.

Choisissons de rire. Quand même.

Comme le fit Wolinski. 🍷

Jean-Pierre Delaune
Président – Grand Chancelier

1 2 3 4 JOURS

Au 1^{er} octobre 2022, 1234 jours se sont écoulés depuis qu'un Moro-Giafferi germanopratin, défenseur d'une association valétudinaire, a affirmé avoir déposé plainte contre nous.

La lenteur de la justice française ne laisse pas de nous étonner...

Le courrier des lecteurs



Cher Maître,

Une personne que je ne peux citer m'a discrètement rapporté que quelqu'un dont je tairai le nom aurait aperçu un voyou malhonnête qu'il ne m'est pas permis de préciser, commettant, en un lieu tenu secret, un acte délictueux au préjudice d'un individu non identifié, à une date que je ne dévoilerai pas.

Qu'en pensez-vous ?

Alain Culte

Cher lecteur,

Le quotidien d'Asnières-sur-Seine se garde bien, lui aussi, de révéler l'identité de ce hallebardier-marinier de bas étage en quête d'engagement. Nous nous perdons en conjectures...

Francisque Sarcey petit-fils

SOUTENIR L'ÉDUCATION

- Accompagner les collectivités dans leurs projets de collèges et de lycées et accompagner la révision des cartes scolaires pour les adapter aux nouveaux bassins de vie. *L'offre éducative doit être adaptée en permanence !*

- Fédérer les projets d'enseignement supérieur de notre circonscription pour développer une offre de cursus plus riche et plus proche. *L'enseignement supérieur ne doit plus être synonyme d'exil pour nos jeunes !*

- Soutenir les équipes pédagogiques et la communauté éducative qui sont en première ligne face aux défis de la formation des jeunes. *L'avenir de notre pays dépendra de l'éducation que nous aurons donnée à nos enfants !*



FACILITER L'ACCÈS À L'EMPLOI POUR TOUS

- Favoriser l'installation de sociétés de services et artisanales dans les centres urbains, afin de créer des emplois au plus près des habitants. *Il faut remettre « l'entreprise au centre du village » !*

- Améliorer le parcours du salarié, de la formation au recrutement en passant par la recherche d'emploi en collaboration avec les institutions publiques et les collectivités locales. *Les emplois non pourvus doivent trouver preneur plus facilement !*



Concours de la plus belle faute !

L'avenir de notre pays dépendra de l'éducation que nous aurons donnée à nos enfants !

**Et voilà, chère Madame Mairiaux !
On se laisse emporter par une fougue de tribune,
on rentre chez soi fatiguée,
on ne relit pas son tract de campagne
et on finit à 8,18 % des suffrages exprimés au 1^{er} tour !!
De quoi "avoir le seum",
comme disent ces ados qu'on veut éduquer !**

Tract de M^{me} Delphine Mairiaux

candidate LR-UDI de la 8^e circonscription de Seine-et-Marne
en juin 2022.

Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse Allais

L'Académie Alphonse Allais est une association à but non lucratif régie par la loi et le décret de 1901, dont le siège social est en mairie de Honfleur (Calvados).

Son enregistrement a été effectué en sous-préfecture de Lisieux (Calvados) le 1^{er} août 1985 sous le n° 3025.

Il a fait l'objet d'un accusé de réception de la sous-préfecture le 2 août 1985.

Publicité en a été faite par publication au Journal officiel de la République française.

Son nom est déposé à l'INPI sous le numéro national 18 4 478 925.

L'Académie Alphonse Allais est administrée par une Grande Chancellerie, composée à ce jour comme suit :

Président – Grand Chancelier : Jean-Pierre Delaune – Camerdingue : Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète : Xavier Marchand

Adjoint à la Grande Chancellerie. Détenteur des paroles du maître : Patrice Delbourg

L'Académie Alphonse Allais est propriétaire de la marque Prix Alphonse-Allais, déposée à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) sous le numéro national 17 4 396 295.

Sagesse aux Antilles

« *AVANT de traverser la rivière, n'injuriez pas la mère du caïman.* » Victor Hugo, lui, écrivait : « *Vous qui cherchez à plaire, ne mangez pas l'enfant dont vous aimez la mère.* » Conseils aux amants ou conseils tout court, les adages du monde entier sont nourris de la même prudence populaire. Nous sommes à peu près sûrs de trouver un pendant à chaque proverbe antillais dans les pages roses du *Petit Larousse*...

Pour universelle qu'elle soit, cette sagesse a besoin de s'exprimer dans ses couleurs locales – si l'on peut encore se permettre aujourd'hui pareille observation. En Martinique, en Guadeloupe, en Guyane, elle puise ses comparaisons et ses références dans ce qui l'entoure. Sans doute comme elle le fait dans les petits pays de France, tandis que la métropole, plus parisienne, s'en remet davantage aux sources littéraires ou historiques.

Selon La Fontaine, « *il se faut entraider, c'est la loi de nature* », ce qui se traduit aux Antilles par « *c'est une main qui lave l'autre* ». Mais *tanzantan*, comme partout l'on sait se contredire, la solidarité attendue peut venir à manquer. Ainsi, « *c'est la graisse du cochon qui cuit le cochon* » signifie qu'on n'est jamais mieux trahi que par les siens. Et à qui oublie le respect dû aux aînés, on rappelle que « *les gencives étaient là avant les dents* ».



Consolons-nous ! La nature en question fait quand même bien les choses et, pour le dire, existe-t-il plus imagé que cette sentence : « *Le bon Dieu t'a donné des puces, il t'a aussi donné des ongles pour les écraser.* » ? Ou encore celle-ci, en écho à l'avis de Bonaparte sur l'audace, qui permet de tout entreprendre, non de tout réussir : « *Il ne suffit pas de mettre une couleuvre à l'école, encore faut-il lui apprendre à s'asseoir.* » ?

Enfin, si dans le *fénoir*, donc la nuit, tous les chats sont gris, les Antillais préfèrent dire que, « *à la lueur de la chandelle, la chèvre ressemble à une demoiselle* ».

Avec moins de poésie, mais plein d'humour et de logique, nous avons aussi : « *Seule la chaussure sait si la chaussette a des trous.* » ; « *En étant patient, on peut voir les seins d'une fourmi.* » ; « *Si tu n'as pas dormi dans un poulailler, tu ne peux pas savoir si les poules ronflent.* »

Nous n'aurons pu faire qu'un survol de ce riche répertoire, la moindre des choses est de le terminer sur l'un des plus célèbres proverbes créoles : « *Crois la moitié de ce que tu vois, et rien de ce que tu entends.* » 🧠

Frédérique P. Lamoureux
Ambassadeur pour
l'Atlantique Nord et Mazamet

LES DESSOUS DE LA PHILO

Si Aristote avait été boucher-charcutier et non philosophe, comment appellerait-on nos prostituées ?



Directeur de publication : Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef : toute la bande

Comité de rédaction : Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand

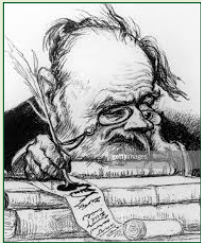
Ambassadeurs :

. Pour l'Atlantique Nord et Mazamet : Frédérique P. Lamoureux

. Pour la péninsule Ibérique et Chennevières-sur-Marne : Frédéric Lapprand

. Pour les Antilles et Ozoir-la-Ferrière : Éric Prudent

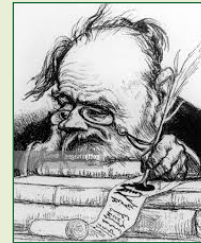
ISSN 2649-3144 / ISSN 2649-8006



Le feuilleton

LE PETIT MARQUOIR

Alphonse Allais... et les copains



Chapitre 27

Trois mois plus tard, l'inspecteur Picolajeun, à court de réserve de boissons et d'arguments à charge, avait dû se résoudre à libérer le suspect, espérant que le petit Marquoir ne serait pas l'objet de nouvelles menaces. Il sortit alors pour se réapprovisionner.

Lorsque le petit Marquoir apprit la nouvelle de cet élargissement inattendu, il sombra dans une dépression terrible, dont il ne sortit qu'avec la promesse d'un fauteuil d'orchestre à l'Opéra de Roubaix où l'on jouait *La Veuve perfide*, avec Gaston Hanmillette dans le rôle emblématique du charcutier protestant.

La concierge de la rue des Étournelles, madame Matuche née Bignole, n'avait curieusement jamais visité Roubaix. Aussi, lorsqu'elle apprit par un article paru dans *Le Beau-Paris* que le petit Marquoir devait s'y rendre par l'express de 9 h 44, elle courut réserver un billet de faveur aux guichets du Louvre.

Savait-elle, la malheureuse, qu'au moment même l'illustre cantatrice Brunehaut Blondenbat, justement d'origine roubaisienne, venait de se faire occire par son amant, un endivier de Bondues, qui l'aurait surprise dans les bras de son mari ? Certes

non, autrement elle aurait opté pour une autre destination !

Est-ce pour cette raison que le petit Marquoir resta sur le trottoir d'en face ? Nul ne saurait le dire, mais c'est la question que se posait l'inspecteur Daibrave, collègue de Picolajeun, en observant discrètement le manège, le visage dissimulé par le cache-col brodé que sa grand-tante Amélie lui avait offert pour la Saint-Brodequin. Le zélé fonctionnaire pourra-t-il résoudre cette nouvelle énigme ? Aura-t-il plus de chance que son infortuné compère ?

La pharmacienne Marguerite Hournel prouvera plus tard le contraire, en publiant une biographie du chef de file du mouvement de libération des Batignolles qui dévoile le pot aux roses : l'écuyer du prince de Condé ne savait pas monter à cheval ! Cette révélation tardive aurait-elle été comme une prémonition pour le petit Marquoir, le contraignant ainsi à rester, par prudence, sur le trottoir d'en face ?

Le ténor Gaston Hanmillette aurait-il un alibi aussi solide qu'il le prétend ? 🍷

(à suivre)

Marc Balland

Ils ont osé le dire...

Saisi au vol, le 2 septembre, sur les ondes de *Radio Courtoisie*, de la bouche d'un chroniqueur :
« Les journalistes, qui ne sont pas avares d'un manque d'idées... »

Quelle créativité chez les émules de Zappy Max et de Pierre Bellemare !

Devenir membre

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à
Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse Allais – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien.

Chèque libellé à l'ordre de l'**Institut Alphonse Allais**,
auquel l'Académie Alphonse Allais a confié sa trésorerie.

Catégorie 1 (formule « Jeunesse », moins de vingt-cinq ans) : 9,99 €

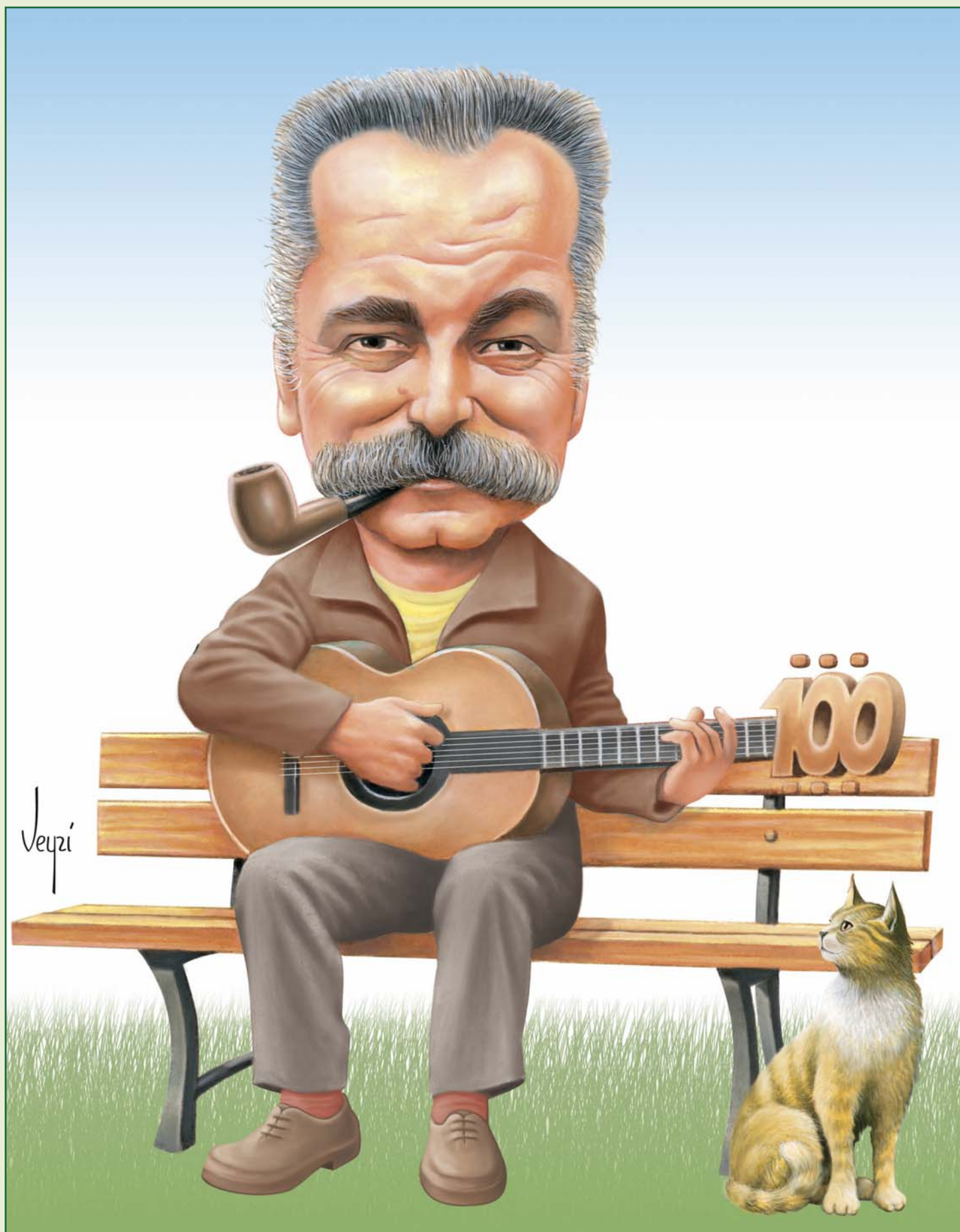
Catégorie 2 (formule « Classique », plus de vingt-cinq ans) : 20,01 €

Catégorie 3 (formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* : 30 €

Catégorie 4 (formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation, comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* et de la Comète de Allais.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information concernant nos manifestations, ainsi que de l'envoi électronique d'*Alphy*.

Les immortels de Bernard Veyri



LA MISÈRE

à l'aube de la III^e République

2^e partie

L'enfance broyée



La petite ouvrière.

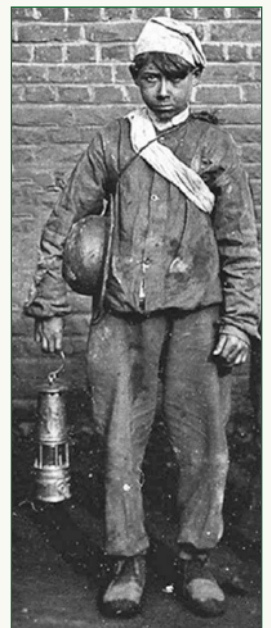
OUI, broyée elle le fut, cette multitude chétive passée du tout premier âge à l'état de petits tâcherons exploités, malmenés, ignorés dans leur frêle humanité, sans savoir qu'il existait peut-être une autre enfance. Broyée, car faire vivre ces enfants des classes pauvres comme des adultes avant l'âge sans qu'ils en aient les forces, c'était les spolier de leur condition d'êtres humains en ne voyant en eux que de petites machines vivantes.

Daudet, dans ces quelques lignes de *Jack*, blâmait cette inhumanité : « *Il fait ce qu'on lui dit de faire, serre sa vis du mieux qu'il peut, mais les mains sont remplies d'ampoules, d'écorchures, à lui donner la fièvre, à le faire pleurer. Par moments, il n'a plus conscience de sa vie. Il lui semble qu'il fait partie lui aussi de cet outillage compliqué, qu'il est instrument parmi les instruments, quelque chose comme une petite poulie sans conscience, sans volonté, tournant, sifflant avec tout l'engrenage, dirigée par une force occulte, invisible, qu'il connaît maintenant, qu'il admire et redoute : la vapeur !* »

Le XIX^e siècle tira profit de cette malheureuse enfance qui n'en n'était plus une. Ce fut surtout dans les mines, où la courte taille des galibots leur permettait de s'introduire dans d'étroits boyaux noirs ; et dans le nouveau textile mécanisé, où les petites mains des fillettes faisaient merveille dans le changement rapide et incessant des bobines.

Mais ce siècle tenta aussi d'imposer des limites à cette exploitation cupide. Des lois furent votées : 1851, durée du travail fixée à dix heures par jour au-dessous de quatorze ans et à douze heures entre quatorze et seize ans ; 1874, limitation de l'âge d'embauche à douze ans ; 1892, durée maximale de travail ramenée à soixante heures hebdomadaires entre seize et dix-huit ans. Mais, à la vérité, jusque dans les années 1900 aucune de ces lois ne fut vraiment appliquée, faute de contrôles sérieux et efficaces.

Au reste, la petite ouvrière triste au regard sans rêves savait-elle ce qu'était une loi ?



Le petit galibot.



Grimaces et Misères, les Saltimbanques (Fernand Pelez, 1888)

Cette immense huile sur toile (2,20 x 6,20 m), comme une sorte de flèche du temps de la misère urbaine, nous montre la pauvre vie des saltimbanques; depuis l'enfance tyrannisée (à gauche), livrée aux acrobates, aux funambules, aux paillasses et aux tabarins, jusqu'à la vieillesse désenchantée (à droite), réduite au rôle médiocre de musiciens finissants et impécunieux. En quelques mètres tout est dit du déplorable destin de ces enfants, qui cependant échappaient ainsi à l'infortune cruelle et à l'affreux chagrin des rues.

DE TOUT TEMPS, ce fut un crime hideux que cet emploi cynique des enfants à des fins avides et mercantiles. La Grèce, Rome, le Moyen Âge, l'Ancien Régime, toutes les civilisations de la Terre s'y abandonnèrent sans que cela heurtât, ou si peu, la conscience humaine.

Mais le XIX^e siècle français, lui, fut doublement coupable de s'abaisser à ce déshonneur. Coupable de n'avoir que trop tardivement et trop faiblement tenté de mettre un terme à cette monstruosité; mais blâmable

surtout parce que la Raison du siècle des Lumières et les nouveaux droits sacralisés par la Révolution – ce legs qui fit tant pour la gloire de la France – auraient dû enflammer les cœurs et les esprits ailleurs et mieux que dans les salons cossus, les cercles, les académies et les églises.

Une vie sans avenir

En cette fin de siècle où l'on pensait surtout à l'Alsace et à la Lorraine, les enfants pauvres, eux, ne pouvaient bien souvent se soustraire

à leur déchirante et implacable destinée: le nourrisson maltraité devenait inexorablement en grandissant le petit mendiant déguenillé courant les rues et affamé, puis plus tard, s'il lui restait quelques forces ou de la souplesse, l'ouvrier frêle et fluet opprimé par l'industrialisation naissante ou le petit contorsionniste montré dans les cirques.

Pour ce petit homme rompu par les maladies, l'hygiène déplorable et les mauvais traitements, passer l'âge de trente ans était une folle gageure,



Le Marchand de violettes, le Martyr (Fernand Pelez, 1885)



Le Colporteur endormi (Jules Bastien-Lepage, 1882)

si entre-temps la mort sur les champs de bataille n'avait pas fauché encore plus tôt sa pauvre vie.

Les tout-petits

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, par tous les temps on les rencontrait partout dans les beaux quartiers, sous les portes cochères ou à la sortie des églises, ces misérables

bambins marchant à peine, couverts de plaies, pleurant et criant à en perdre le souffle. Les femmes qui les traînaient en nombre de place en place ne les prenaient dans leurs bras qu'à l'approche du bourgeois à apitoyer, ayant perdu tout instinct maternel. Étaient-elles d'ailleurs leurs mères ces marâtres insensibles, ayant souvent loué ces enfants à la journée dans les bouges de Paris ?

Georges Berry¹ décrira ainsi l'errance de ces petits êtres :

« Où les rencontrons-nous, en effet, ces enfants ? Entre onze heures et demie et minuit et demie, aux abords des théâtres. Entre une heure et quatre heures du matin, près des



Petits vendeurs de loterie
(Agathe Röstel, 1888)



Dehors par le froid
(Léon Perrault, 1890)

restaurants de nuit. La veille de Noël, aux environs des églises ou sur les marches mêmes de ces églises, quand elles ne sont pas la propriété d'un mendiant à l'aise. Pendant les fêtes du carnaval, à la sortie des bals masqués. Au moment du jour de l'an, à côté des baraques des boulevards. En un mot, partout où l'on s'amuse et partout où l'on prie [...]. »

Les jeunes enfants

Passé cinq ans, les enfants, même scrofuleux ou béquillards, ne suscitaient plus la même pitié fructueuse chez le bien-pensant de rencontre. La voie s'ouvrait alors pour eux vers d'autres horreurs : ces créatures malingres et décharnées, déjà brisées par la vie, devenaient petits musiciens des rues, petits vendeurs de fleurs ou petits saltimbanques.

Les petits musiciens. Formés par des maestros sans scrupules, ils étaient lancés dès l'âge de cinq ans, par troupes entières, dans les rues, dans les cours d'immeubles ou à la sortie des brasseries pour glaner quelques sous. Ces fillettes et ces garçonnetts, soustraits très jeunes à une mère infirme, à un père mendiant et ivrogne, ou à

des parents indignes, jouaient tristement d'un instrument mal accordé, et de leur bouche édentée sortaient des airs faussés par le froid de Paris, avant que la phthisie bientôt ne les emportât.

Les petits vendeurs de fleurs.

Leur journées étaient longues, tenus qu'ils étaient de répondre aux exigences de vente de leurs très intranquillantes placières. Échouaient-ils, ils étaient roués de coups ; dépassaient-ils leurs objectifs, ils avaient ainsi fixé eux-mêmes le montant de leur nouvelle et contraignante recette quotidienne...

Dormant de courtes nuits au coin d'une ruelle ou sur des paillasses infestées, au moins s'estimaient-ils heureux d'échapper au sort de quelques-uns d'entre eux, filles ou garçons, corrompus et souillés par des hommes passant par là.

1. Georges Berry, député de la Seine de 1893 à 1915, inscrit au groupe des Républicains nationalistes, fut l'un des plus grands spécialistes des questions sociales en France.



Les enfants de la Zone.

Survivance de l'enceinte défensive, voulue par Thiers en 1844, qui ceinturait Paris avant les transformations haussmanniennes, cette zone *non ædificandi* continue s'étendait sur une profondeur de près de 300 mètres au pied des anciennes *fortifs*. Dès le début de la démolition du mur, cet espace accueillit une population très pauvre vivant dans de sordides cabanes. Les enfants y étaient les victimes d'odieux trafics au profit des mendiants professionnels parisiens.

· *Les petits saltimbanques.* Achetés ou volés à leurs parents, traînés de villes en villages dans des roulottes de bohémien, exhibés sur les places, dans les foires ou dans les fêtes, victimes de chutes quotidiennes et déformés par les contorsions, ces *artistes* de cinq ou six ans, ces fragiles *danseurs de corde* risquaient leur vie à tout moment pour amuser un public au cœur endurci.

Les usines et les mines

On le sait, l'exploitation de la sueur des enfants débuta bien avant le développement de l'industrialisation, qui devait révolutionner le travail tout au long du XIX^e siècle. Mais la mécanisation nouvelle des tâches allait entraîner leur déshumanisation, ouvrant ainsi la voie à



L'enfance noircie des puits de mine.

(Années 1900)

tous les abus. Envoyer sa progéniture à l'usine ou à la mine dès son plus jeune âge afin de subsister fut la tentation des familles pauvres ; pour le plus grand malheur de cet âge tendre, elle se conjugait aux appétits du patronat voyant dans l'enfance, en raison de sa petite taille, un outil vivant et peu coûteux propre à effectuer des tâches interdites aux adultes.

Les effroyables conditions de travail réservées aux enfants les condamnaient à de permanentes souffrances : maladies du squelette, affections des organes respiratoires, intoxications, infections et blessures occasionnées par des machines très peu sécurisées et fonctionnant sans aucune surveillance.

En pensant à ceux-là, pour une fois ne rions pas

des enfants et de leur gentille turbulence, que moquait affectueusement Allais : « *L'absence d'ogre se fait cruellement sentir.* »

Lisons plutôt Hugo :

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement...

Frédéric Bretinni



Tour de l'hospice de la Charité de Mâcon.



Le Dernier Baiser
(Charles-François Marchal, 1858)

Les “tours d'abandon”

LES TOURS étaient des sortes de cônes ou de cylindres pivotants dont chaque hospice était dans l'obligation de se munir. Apparus en France dès la Renaissance, ils permettaient aux filles mères de déposer de nuit de façon anonyme leur enfant nouveau-né, évitant par là le bannissement qui leur était promis par leur famille.

Le bébé récupéré ensuite par la *sœur tourière* de l'hospice était nourri et soigné, et ne grossissait pas le nombre considérable des enfants abandonnés au hasard des rues.

Lamartine voyait dans cette très discrète facilité offerte aux femmes pauvres un bienfait : « [...] *une ingénieuse invention du christianisme [...] qui a des mains pour recevoir, n'a pas d'yeux pour voir, point de bouche pour révéler.* »

Cependant, de nombreux abus étaient commis : dépôt de petits cadavres de bébés, abandons anonymes de leurs propres enfants par des mères indignes pour se proposer ensuite comme nourrice contre rémunération, évitement de toutes poursuites pénales après la maltraitance et la mort d'un nouveau-né... Il fut d'abord proposé de placer devant chaque tour un agent de police à qui les mères devraient exposer les raisons de leur abandon. Puis une circulaire de 1838 en imposa la suppression progressive. Il furent remplacés en 1863 par des bureaux d'admission confiés aux mairies. **F. B.**



Mozart

aux Champs-Élysées

UN SOIR de première à Paris, le 17 décembre 1864, à un balcon du théâtre des Variétés aux riches dorures, cerné de tentures de velours rouge, un homme attentif au milieu du public enthousiaste assiste au succès de sa dernière création, *La Belle Hélène*, portée par l'interprétation de sa muse : la célèbre mezzo-soprano Hortense Schneider (1833-1901). Tout en écoutant, Jacques Offenbach (1819-1880) se remémore le temps pas si lointain où il mangeait son pain noir, alors jeune prodige du violoncelle expatrié de sa Prusse natale pour faire fructifier ses facultés au conservatoire de musique de Paris, que menait à la baguette Luigi Cherubini (1760-1842). Ce dernier avait admis du bout des lèvres cet élève doué mais quelque peu fantaisiste. De fait, il y avait un bon petit diable en Jacques Offenbach, qui s'ennuyait sec durant les cours à la tristesse d'un enseignement trop conformiste pour lui. Lassé par la rigueur de cette école

de renom, le facétieux instrumentiste prit la tangente avant la fin de ses études pour apprendre son métier de croque-notes dans la fosse de l'Opéra-Comique, prestigieux établissement dont l'appellation était un présage de son devenir. Il possédait, chevillée au corps, une joie de vivre communicative, devenant le comique de l'opéra. Avant une représentation, il sabota les pupitres de certains instrumentistes, qui s'écroulèrent durant le spectacle, suscitant l'hilarité des autres musiciens et le courroux du maestro en place.

Étant dans le collimateur du directeur de cette illustre scène, notre soliste virtuose largua les amarres et commença une période de vache enragée, sillonnant l'Europe pour affiner ses connaissances, avant de revenir dans la Ville Lumière et d'y faire exploser son génie dans la création d'opérettes.

Une musique puérile, tendre et taquine

Celui que Gioacchino Rossini baptisa « le Mozart des Champs-Élysées », allusion au lieu de son premier théâtre, était d'apparence svelte. Derrière son lorgnon, ses prunelles pétillantes comme un

champagne de grand cru éclairaient son visage où une riche moustache Möbius soulignait l'ébauche d'un sourire d'enfant. À l'image de sa physionomie, sa musique était puérile, taquine et tendre. Auteur prolifique, il laisse plus de cent œuvres lyriques dont les titres les plus connus pourraient former à eux seuls une bien jolie phrase résumant son âme d'éternel minot : « *La Fille du tambour major*, prénommée *La Belle Hélène*, dans la gaieté de *La Vie parisienne* se rêvait *Grande-Duchesse de Gerolstein*, écoutant narrer dans l'ambiance feutrée des salons de la capitale *Les Contes d'Hoffmann* et *Barbe-Bleue* ». Avec ces compositions, Jacques Offenbach donne ses lettres de noblesse à l'opérette dans nombre de salles de la capitale, et particulièrement aux Bouffes Parisiens, dont il devient le propriétaire. Son œuvre est un hymne à la joie de vivre, et de ce bain de bonheur aux joyeuses harmonies émerge une note un peu moins légère : *Les Contes d'Hoffmann* et leur fameuse barcarolle, étendard de son talent à travers le monde, à l'image de la habanera de *Carmen* d'un certain Georges Bizet. Mais ceci est une autre histoire. 🍷

Thierry Delamarre

Et Alphy dans tout ça ?

Le professeur de latin d'Alphonse Allais subit les fantaisies de son élève assisté d'un camarade qui avait vu *La Belle Hélène* à Paris, les deux jouant de l'anachronisme avec virtuosité.

Non content de traduire *onus* (« fardeau ») par « malles », « valises », « paquets », « colis », Alphy traduisait *puer* par « gosse », *lætitia* par « rigolade ». Quant à la *courtisane d'une grande beauté*, elle devenait sous sa plume une « cocotte extrêmement chic ».

T. D.

Mon chien et moi...

RECOURVRE LA LIGNE, AVANT TOUT !

UNE CONSTATATION s'impose : j'ai pris du poids et mon chien n'est pas en reste. Cette maudite pandémie de coronavirus y est pour quelque chose. Elle nous a tenus enfermés à la maison plusieurs longues semaines de suite, au cours desquelles nous n'avons eu de cesse que de nous suralimenter pour résister aux atteintes portées à notre moral et à notre humeur. Si la situation avait duré davantage, nous aurions fini par ne plus nous supporter et peut-être bien que je me serais remis à boire et à fumer ! Fort heureusement nous avons échappé au pire, nous contentant de faire du lard en grignotant à longueur de journée de la nourriture bas de gamme, issue de la grande industrie alimentaire peu regardante sur la qualité de ses produits. Contraints à l'inactivité physique, nos pauvres corps ne sont pas parvenus à éliminer tout le sucré et tout le gras engloutis. Résultat : nous sommes bouffis de partout et tandis que l'un se déplace en traînant les pieds, l'autre fait de même avec ses pattes.

– Pas beau à voir ! soupire mon chien.

J'acquiesce, me morfonds avec lui et pleure sur notre splendeur d'avant.

– Te souviens-tu, mon Youki, comme nous étions beaux, sveltes et élancés ?

J'exagère bien sûr un brin, dans le but de nous forcer à réagir. Je m'informe sur les réseaux sociaux des moyens les plus efficaces pour perdre nos kilos superflus. Les méthodes et recettes y pullulent, je les passe en revue devant mon chien qui ne manifeste guère d'enthousiasme à la perspective de les adopter. Elles s'apparentent à de la torture, estime-t-il.

– Jeûner un jour sur deux ? Pas question ! Faire plusieurs fois le tour du quartier, en courant ? Pas davantage ! Devenir végétalien ? Des clous !

Je suis de son avis mais, moins catégorique, je suis partisan d'entamer une cure d'amaigrissement au plus vite et de m'y tenir jusqu'à ce que je sois débarrassé de ma surcharge pondérale. Un peu de sport, la suppression du grignotage et moins d'apports caloriques dans mes menus devraient m'y aider. Je ne désespère pas que mon chien, sensible au caractère pas trop contraignant du remède, se rallie bientôt à la cause.

La rencontre fortuite avec notre belle voisine va précipiter notre commun passage à l'acte. Tandis que je déploie tout mon charme pour séduire sa maîtresse, Youki se charge d'aller renifler le derrière de la jolie teckel qui l'accompagne. Mais aucune de ces deux opérations ne produit les effets escomptés. Insensible à mon manège, ma voisine me toise, du haut de ses talons aiguilles, et m'assène avec une répugnance qu'elle ne parvient pas à dissimuler :

– J'ai eu du mal à vous reconnaître... Vous avez pris de l'estomac et des bajoues, ou je me trompe ? Permettez-moi de vous dire que ça ne vous rajeunit pas !

Et, sans m'accorder le temps de réagir, elle me tourne le dos et s'échappe...

J'apprendrai plus tard que mon chien a subi une pareille déconvenue et qu'il en est tout autant affecté que moi. Sinon, à peine sommes-nous rentrés, se mettrait-il à courir à perdre haleine autour du jardin ? À crier à chacun de ses passages devant le seuil de la maison, d'où j'assiste au spectacle : « *Je fais fondre ma graisse* » ?

À n'en pas douter, le courageux animal me montre la voie à suivre. J'enfile un jogging, des baskets, et me voilà courant le long de la clôture qui sépare mon terrain de celui de ma voisine. Motivé à bloc, vous l'aurez compris. 🐶

Jean-Claude Delayre



LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr



Millésime 2022

Les raisins de la galère ?

POURQUOI les Bordelais sont-ils « si laids » ? Peut-être parce que « leurs femmes sont girondes », disait Desproges, grand amateur de vin qui se soigna jusqu'à la fin avec les meilleurs médocs. Mais pourquoi donc ces Bordelais si laids tiennent-ils tant à leur vin ?

Parce qu'à Bordeaux, on préfère la Gironde et son vin, à la Somme et ses quatre-vingts. Et la bataille de Castillon à celle de la Somme.

Parce que ce raisin qui rythme la vie girondine est dit vin ! Et que septembre y rime avec vendange ! Sans part des anges. Ni petit verre d'eau.

Parce que le vin, c'est de la Poésie. « *Mon verre est plein d'un vin tremblant comme une flamme* », disait Apollinaire, ami des peintres, qui s'y connaissait autant en poèmes qu'en *Alcools*... « *Un vers, ça va. Deux Vayres, bonjour les Degas* », aurait-il même déclaré à son camarade Picasso.

Parce que « l'âme du vin » est omniprésente en France. Jusque dans *Les Fleurs du mal*, où l'on boit les paroles de Baudelaire aussi bien qu'un chasse-spleen. Rien de tel que le vin rouge pour lutter contre les idées noires ! Mais attention : modération ! Sinon, on finit vite la tête dans le sac. Jusqu'au front. Ou pire. Dans le seau. D'eau. Et là encore, attention : il ne faut jamais mettre d'eau dans son vin. Surtout si c'est un Château



Figeac 1971... De quoi déchâiner la haine ordinaire du susnommé Desproges et finir dans son *Aquaphile* ! Même si, comme dirait mon père, un vin n'est bon que si on l'aime !

Parce qu'enfin le vin, c'est comme l'humour : plus il y a de degrés, meilleur

c'est. Mais, dans ce département, on ne rigole pas avec la vigne. Ni avec la météo délicate. Et soyons francs : si le Bordelais est une terre sainte – un terroir sacré et un sacré terroir où l'on soigne la crise de foi par un bon Pape Clément, péché mignon de tout abbé respectueux de sa hiérarchie et du sang du Christ –, on y redoute les foudres du temps : le saint-julien, le saint-estèphe, le saint-émilion tremblent tous devant les saints de glace. Pourquoi ? Parce que le gel, c'est grave. Et pas qu'à Pessac. Prenons 2017 : *annus horribilis*. Plus aucun grain sur la rafle du gel d'hiv. Et les viticulteurs de perdre leur récolte et la raison. Les raisins de cette galère sont souvent les raisons de leur colère. Ainsi préférera-t-on nettement les vendanges tardives aux gelées tardives. Mais avec ce dernier printemps givré, grand frisson cet automne pour ce millésime 2022.

Alors, restons chauvins et soutenons nos vignerons : buvons, dégustons ! Sinon, ce sont eux qui trinqueront !

C.Q.F.D. Et à la vôtre ! 🍷

Patrick Modolo

Ils ont osé le dire... ou l'écrire

Lu sur le site *Mediapart*, le 25 juin 2022, après la fusillade de masse survenue à Oslo dans un bar gay :

 **MEDIAPART**

Menu

À la Une

Vidéos

Rubriques

IVG, la régression états-unienne • L'après-législatives 2022 • Ukraine

Le Club

TERRORISME NOTE DE VEILLE

Attentat terroriste à Oslo contre la communauté gay : « Ça nous percute au fond de nous-mêmes »

Commentaire très profond et pris sur le vif!

Le monde de Tartempion

DE NOS JOURS, si on ne veut pas passer pour un ringard, il est préférable de ne pas employer des mots faisant référence à des situations ordinaires.

Nous ne sommes plus dans une période où la banalité réglait notre quotidien.

Aucun événement, si futile soit-il, ne doit être relaté comme ordinaire. L'ordinaire n'a plus sa place dans notre société avide d'extraordinaire.

Aujourd'hui, le Tartempion de base fait du moindre de ses gestes une manière d'exploit, une sorte de courageuse épopée. Doit-il traverser une rue, il retracera son acte de bravoure avec l'aide de tous les superlatifs stockés dans les mémoires collectives : *« C'était grave dangereux, les voitures roulant super vite, j'ai eu un super-super mal à atteindre le trottoir d'en face qui était hyper loin ! C'était hyper-extra risqué... »*



Et voilà le quidam comparé à Ulysse et à son odyssée. Dans ce périple, il aurait pu ainsi échapper aux terribles Lotophages, la plante de l'époque ayant été utilement remplacée par les fameuses grilles ayant les mêmes propriétés, c'est-à-dire faire oublier à ceux qui en usent qui ils sont, et d'où ils viennent ! Ils sont ainsi des millions à cocher des cases en rêvant de deve-

nir super-super riches pour s'acheter... quoi, au fait ? Le souci, c'est que l'imagination fait souvent défaut à cette étape du parcours. Peu importe... Il y a si peu d'élus que ça ne vaut même pas la peine de commencer à réfléchir (*sauf si vous êtes alpagué par un folliculaire du mois d'août qui vous aborde pour un micro-trottoir sur le sujet*).

Tartempion se consolera alors en allant bâfrer dans une binerie du coin, où l'on sert cependant des super-boissons n'ayant rien à voir avec ce qu'on servait à l'Assommoir, et en dégustant un super-burger. Décidément, Zola et sa pot-bouille peuvent bien aller se rhabiller.

On s'amuse vraiment super bien au ^{xxi}e siècle chez les Tartempion, et comme le grand Pan est mort, (*ainsi disait Brassens*), j'ai bien peur que la fin du monde soit bien triste... 🍷

Marc Balland

L'HUMOUR VACHE

Les frères Goncourt relatent, dans leur célèbre *Journal*, à la date du 13 février 1887 :

« Dîner chez les Charpentier. Macé, l'ancien chef du Service de Sûreté, le regard à la fois fuyard et interrogateur de Taine sous ses lunettes.

Un amusant causeur sur les voleurs – sur les voleurs de la société, dont il dit qu'il y en a tant dans les rues de Paris qu'il habite la campagne pour ne pas les y rencontrer. Et il parle des gens de finance à éclipses dans les prisons, nous en citant un, sans le nommer, qu'il faisait mettre à Mazas et qu'il retrouvait, à quelque temps de là, à un dîner de ministère, à la droite du ministre, et de là lui envoyant un petit signe bienveillant de protection ; nous en citant un autre qui, dans ses passages dans deux ou trois prisons, avait fait décorer de décorations étrangères tous les directeurs et gros employés. »

« Toute ressemblance avec notre époque, etc. » (ndlr)

VERS HOLORIMES

*Par une grimace,
le poète constata son impuissance
à fixer la porte de son placard.*

Moralité

*Philippe Davis
Fit lippe des vis*

FABLE EXPRESS

*Offerte au bistouri, sur le dos allongée,
La défunte était nue, violée et égorgée.
Armé pour l'autopsie de son triste scalpel,
L'exciseur hésitait devant l'acte cruel.*

Moralité

Il faut qu'une morte soit ouverte ou fermée.



Que de violence !

JE NE SAIS PLUS quel auteur du temps passé évoquait les carafes que l'on frappe, les crèmes que l'on fouette, le riz que l'on crève où les serrures auxquelles ont fait des pênes¹. Mais jamais encore nous n'avions atteint un tel niveau de cruauté.

Je songeais à cela en juillet dernier en regardant sur mon téléviseur les images du Tour de France cycliste. Le commentateur sportif, sans s'émouvoir plus que cela, venait d'annoncer que les coureurs s'apprêtaient « à attaquer le Galibier ».

Quelle horreur !

Qu'un journaliste de sport – activité censée véhiculer des valeurs de vaillance, de courage, de solidarité, d'amitié, et pourquoi pas de fraternité comme le portent inscrit sur leurs murs les édifices publics de notre République – commente avec froideur, comme si la chose était normale, une agression collective de l'ensemble du peloton à l'encontre de l'un des plus beaux sites de notre pays sans que les organisateurs de




l'épreuve réagissent sur-le-champ et sanctionnent les responsables de ce forfait, voilà qui dépasse l'entendement.

Quelques jours plus tard, je crus que ma réaction avait engendré des réactions positives, car j'entendis dire que deux coureurs se trouvaient devant le juge de paix. Renseignement pris, ce « juge de paix » était le Tourmalet, sommet pyrénéen que les patrons de la course désignaient ainsi comme arbitre du classement général.

Depuis, l'ignoble violence se développe, poursuivant ses méfaits. On me signale des campagnes que l'on bat, des rumeurs auxquelles on tord le cou sans vergogne, des métaux que l'on

déraille et des puces que l'on secoue sans aucun ménagement.

Où s'arrêtera cette abjection ?

Votre Oncle horrifié, qui vous invite à signer la pétition ci-dessous et à la retourner à *Alphy*. 

Philippe Davis

1. Marielle-Frédérique Turpaud me signale qu'il s'agit d'Alphonse Allais. Il faudra que je vérifie.



Pétition

Moi,,

*m'indigne des lâches méthodes décrites par M. Philippe Davis, notre Oncle à tous,
et demande à la direction d'Alphy de se faire l'écho de ma protestation auprès des autorités de notre pays.*



LES GRANDS MYSTÈRES DE L'HISTOIRE

**Qui glosera encore
sur le prétendu obscurantisme de l'Église ?
Cette photo du tympan de l'église du Sacré-Cœur,
à Gentilly (Val-de-Marne),
atteste, si besoin était, que le Christ utilisait déjà
les services du téléphone portable
pour répandre la Bonne Nouvelle.
Que se fassent désormais les mécréants !**





UN DÉBUT de XVI^e siècle dépouillé de ses accents, mais un bailli héritant d'une capitale initiale et d'un y final du dernier chic; un Espace Culturel – avec deux “cap.” pour faire sérieux – qui doit son nom à un célèbre (*sic*) sculpteur, architecte et peintre du siècle (re-*sic*) d'or espagnol; une impasse qui refuse obstinément de s'effacer alors qu'elle devait céder la place à une avenue.

Le doute n'est plus permis : la pittoresque cité bourguignonne de Joigny (chef-lieu de canton de l'Yonne) est touchée de plein fouet par un phénomène contre lequel elle n'a pas su ou n'a pas voulu se prémunir : la tectonique des plaques.

Pierre Dérat

Au tribunal des flagrants délires

Le 1^{er} juin 2022, Cécilia Attias a été entendue comme témoin par la police dans l'affaire du financement libyen de la campagne de Nicolas Sarkozy.

Cette phrase, extraite des 22 pages du procès-verbal de son audition, devrait mettre un terme définitif aux odieux et douloureux soupçons qui pèsent sur son ex-mari :

« *Quand j'ai entendu ce que j'ai vu dans la presse, j'étais très étonnée.* »

ANNONCES CLASSÉES

Perdu

Chien fort désobéissant.

Récompense.

Écrire au journal, attention Jean Nivelles.

Recherche

Nutritionniste pouvant assurer quotidiennement vers onze heures, pour belle-mère, livraisons bouillons de légumes.

À saisir

Ancienne étoile de l'Opéra de Paris cède tutu bon état. Idéal pour cycliste pédalant en danseuse.

Vend

Pantalons de l'armée sans coutures. Parfaits pour militaires sans petit doigt.

Cède

Escalier hanté. Convierait tout à fait à l'humour de Philippe Davis.

Échanges

Passionné d'automobiles résolument moderne échangerait Traction avant contre Traction demain.


Publicité


Association Nounettes

Pour les Jeunes parents

Baby-sitters



Nos petites nounous sont formées pour faire face avec sang-froid à toutes les éventualités :

- Petits accidents domestiques
- Discipline du bambin
- Appels d'urgence
- Premiers soins